

Avec « Calentamiento », Rocio Molina envoie voler les clichés du flamenco

La danseuse et chorégraphe espagnole présente en tournée sa nouvelle pièce.

Par [Rosita Boisseau](#) (Madrid, envoyée spéciale)

Publié hier à 16h30, modifié à 10h23



Rocio Molina, entourée de Ana Polanco, Ana Salazar, María del Tango et Gara Hernández, les quatre chanteuses dans sa nouvelle pièce « Calentamiento ». SIMONE FRATINI

Rocio Molina est déjà sur le plateau avant que la représentation ne commence. Tenue de sport, chignon haut serré, elle enchaîne pompes, gainage, abdos... Elle sera la dernière à quitter la salle, les cheveux en bataille, emportée par ses frappes de pieds frénétiques qui semblent ne plus vouloir s'arrêter. Entre-temps, la danseuse et chorégraphe aura effectué dans sa nouvelle pièce, *Calentamiento* (« échauffement »), un tour de force, tant physique que technique et théâtral, jetant par-dessus son jupon à volants la beauté, les clichés tout en restant impérieusement flamenca.

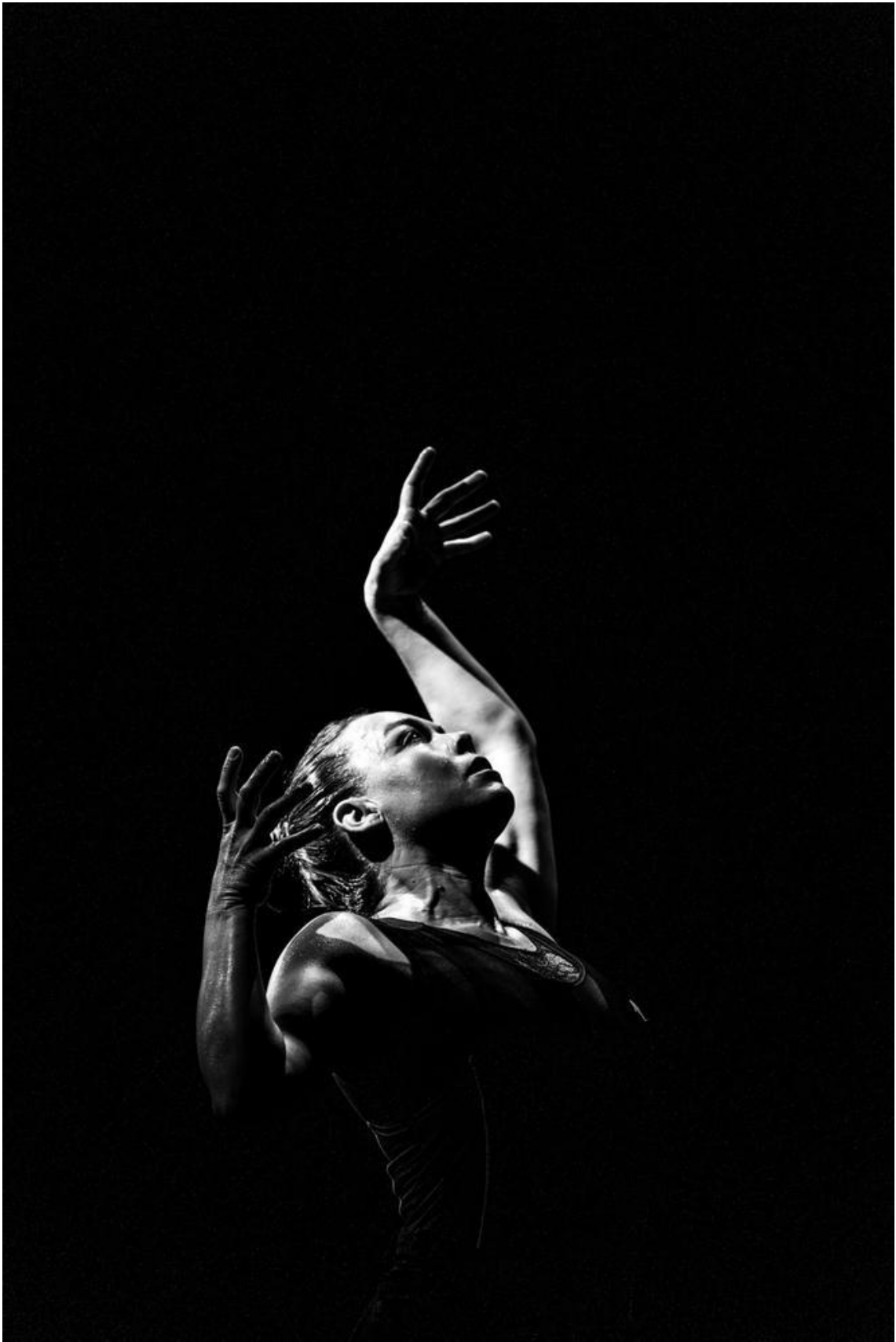
Créé le 15 novembre au Centre de danse Matadero, devant un public de fans et d'experts emballés où l'on repérait le cinéaste Pedro Almodovar, le spectacle sera en tournée à partir du 26 novembre où il se pose pour deux soirs au Théâtre de Nîmes, dont Rocio Molina, 41 ans, est artiste associée jusqu'en 2027. Au regard de sa *Trilogía sobre la guitarra* (2020-2021), hommage rigoureux au duo danse-musique, *Calentamiento* se révèle composite et déstabilisant comme le laboratoire esthétique d'une chercheuse qui veut soudain faire péter la maison. Il dresse un autoportrait cubiste dont les séquences disparates sont autant d'éclats d'un esprit sous pression follement déraisonnable.

Mise en jambes trépidante

Calentamiento ne ment pas sur le titre. Le training cède la place à l'échauffement typiquement flamenco que Rocio Molina mène frontalement. Pendant 35 minutes top chrono, micro en main, elle décrit ce qui s'appelle « *tabla de pies* » (les gammes du travail des pieds) qu'elle pratique depuis l'âge de 7 ans et avant chaque représentation. La star flamenca est obsédée par les frappes et les sons des talons. Elle accompagne cette mise en jambes trépidante de confidences sur sa solitude et de commentaires techniques : « *Je ne supporte pas un talon qui tombe.*

D'ailleurs quand j'oublie un pas, je me dis : en cas de doute, ne baisse pas le talon, garde-le en l'air !... Attention à ton aine qui se plie. Souviens-toi : tire tes ovaires vers le haut... Attention quand tu ramènes la jambe. Ton cul part en arrière... » Elle grimace, elle sue, elle change de rythme. Et ce sur-place crépitant à l'infini, paradoxalement aride et magnifique, ne faiblit pas.

Cette longue introduction, aux accents de one-woman show, pénètre au cœur du travail de l'art et quel boulot ! « *J'aime montrer les tripes des choses* », précise Molina. Elle indique également le ton théâtral et performatif du spectacle. Pour la première fois, après vingt ans de travail, Rocio Molina, soutenue par le dramaturge Pablo Messiez, qui a coécrit les textes secs et émouvants, ainsi que le musicien Nino de Elche, prend la parole, joue la comédie, chante même. A la renverse sur une chaise, elle convoque la mort, le temps qui déborde, tout ce qui lui reste à faire. Elle se raconte au plus intime, se déchaîne. Sa persévérance dans cette exaspération de soi qu'est le flamenco possède la saveur douce-amère d'un désir de fête éternelle.



« Calentamiento » de Rocio Molina. SIMONE FRATINI

Dans ce déroulé narratif aux virages en épingle à cheveux, Rocio Molina conserve heureusement le cap de son flamenco. En duo avec le génial danseur gitan José Manuel Ramos « El Oruco », plus que parfait en sweat à capuche, elle s'élance dans un pas de deux étincelant. De dos, puis assis face à face, très proches, les deux interprètes se reniflent, respirent fort, comme pour se brancher sur la même prise. Ils rejouent aussi le rapport « maître et élève », dont Rocio Molina ne fait qu'une bouchée vorace et moqueuse. Le résultat, furieusement instable et nerveux, décolle soudain et fonce sans qu'on l'ait vu venir dans une envolée punk déployée par quatre chanteuses à tout casser.

« Nouveau tournant, grand nettoyage »

Ce tangage permanent dont les formes se marchent les unes sur les autres, Rocio Molina l'assume avec force. Table rase ? « *Nouveau tournant, grand nettoyage*, répond-elle lors d'un entretien après la représentation. *C'est une tentative de donner un espace majeur à la vie, de passer à une autre dimension dans le sens de la légèreté pour arriver à des choses profondes sans forcer.* » Si elle ne mesure pas encore ce que signifie cette aventure théâtrale nouvelle, elle en sait les urgences. « *J'ai besoin de lâcher, de me détacher de beaucoup de choses. De la figure de la danseuse, de la masculinité à l'œuvre dans le flamenco, du flamenco lui-même, de la technique, de la perfection...* »

Lire la critique de « Grito Pelao » : Article réservé à nos abonnés [Avignon : Rocio Molina danse sur son nombril](#)

Lire plus tard

Depuis ses débuts en 2005, Rocio Molina n'a toujours fait que se rebeller contre les codes et l'imagerie flamenca. En 2010, pour *Danzaora* (danseuse), elle débarquait sur scène en combinaison, une bouteille de vin accrochée par une cordelette à son pied et performait au milieu des bris de verre. En 2016, la voilà qui enfle un harnais avec un paquet de chips au niveau du sexe dans *Caida del Cielo* (« tombée du ciel »). Deux ans après, à l'enseigne du Festival d'Avignon, elle danse [enceinte de 4 mois sa « maternité de femme seule et homosexuelle](#). » La pièce s'intitulait *Grito Pelao* (« cri déchirant »). Inflexible, Rocio Molina maintient haut la barre de la sincérité qu'elle nous glisse comme un cadeau entre deux rafales de flamenco.

Calentamiento, de Rocio Molina. Les 26 et 27 novembre au [Théâtre de Nîmes](#),

le 30 novembre au [Palais des festivals](#) à Cannes (Alpes-Maritimes).

[Rosita Boisseau \(Madrid, envoyée spéciale\)](#)

Lire aussi



[« Impulso » : une danseuse de flamenco au travail](#)

[Le documentaire d'Emilio Belmonte suit la chorégraphe et performeuse Rocio Molina en pleine création.](#)

Édition du jour. Daté du mardi 25 novembre



MERCEDES L. CABALLERO

16 NOV 2025 - 12:37 CET

Almodóvar se hinca de rodillas ante la danza de Rocío Molina

La bailaora y coreógrafa malagueña estremece hasta el límite con su nuevo trabajo, 'Calentamiento', estrenado este sábado en Madrid con tintes de hito histórico



00:27

El cineasta Pedro Almodóvar se ha arrodillado ante la bailaora Rocío Molina
Rocío Molina, en 'Calentamiento'. **Foto: SIMONE FRATINI (CENTRO DE DANZA MATADERO) | Vídeo: CENTRO DE DANZA MATADERO**

No se lo pierdan. Porque *Calentamiento* es de esos montajes que se recuerdan durante años o, posiblemente, durante toda la vida. Por un montón de razones: [Rocío Molina, la bailaora y coreógrafa del espectáculo](#), la principal. Y para muestra, lo que ocurrió al finalizar el estreno del espectáculo este sábado en el Centro de Danza Matadero de Madrid, que en realidad no tiene final porque la bailaora continúa su taconeó, ya con las luces de sala encendidas, mientras el público entiende que debe ir saliendo.

Pero el público, todo en pie ovacionando, permanecía anclado a sus sitios como si no fuera posible abandonar el lugar donde habían transcurrido esas dos horas de talento y espectáculo a bocajarro y, mucho menos, dejar a su protagonista allí, en escena, que seguía taconeando. Entonces, mientras la sala se iba despejando por fin y los espectadores se despegaban de sus localidades y caminaban hacia la salida, con el escenario y Molina a la derecha, [el director de cine Pedro Almodóvar se paró frente a ella, se arrodilló y extendió sus manos](#). Molina, con gesto emocionado, continuó a lo suyo como en un trance escénico entre el agotamiento y la plenitud. Almodóvar se levantó pasados unos segundos, también sobrecogido por las dos horas de acontecimiento escénico que se habían vivido, y le lanzó un beso. La bailaora, sin parar el taconeó de esa tabla de pies que hace desde los 7 años y que explicó al inicio de la función, sonrió de manera tímida. El final de *Calentamiento* parecía un peregrinaje y Rocío Molina una figura a quien parecía imposible no venerar a su paso.



Rocío Molina en 'Calentamiento'.SIMONE FRATINI (CENTRO DE DANZA MATADERO)

En 2010, tras mostrar su espectáculo *Oro viejo* en el New York City Center, [la estrella de la danza Mikhail Baryshnikov](#) también se arrodilló ante Rocío Molina en los camerinos. Almodóvar, seguramente conocedor de esta anécdota, eligió rendir pleitesía allí mismo, donde se había producido la fascinación escénica y frente a los espectadores que abandonaban la sala.

En *Calentamiento* pasan tantas cosas, algunas casi inauditas, que no es fácil enfrentarse a un análisis sin cometer *spoiler*. Por supuesto, el acontecimiento que lo sobrevuela todo es la entrega y clarividencia de una artista que ha llegado a lugares, de creación e interpretación, realmente trascendentales. Que se descubre como bailaora que sigue investigando volúmenes corporales desde el flamenco, pero también como actriz, maestra de ceremonias y mujer, en un ejercicio de exigencia artística extrema y un inteligente y medido resultado. En ocasiones, la cara de la bailaora parecía otra y hasta costaba reconocerla en ese estado de entrega total que despliega y que se nota que transita.

Aunque Molina ya había trabajado con texto en otros espectáculos, es la primera vez que se aferra a la palabra de principio a fin, mientras baila y baila y baila, y hace chascarrillos, con el humor (“aquí me voy a hacer un María Pagés, mira mis brazos”) y la poesía (“he visto entrar a una mujer con los labios pintados de rojo, una boca que podría devorarse a sí misma”). Y así transcurren los primeros 35 minutos de *Calentamiento* y calentamiento: con la bailaora a pie de escenario y luz de sala, [mientras practica esa tabla de pies que la acompaña desde niña](#) y va contando su método y anécdotas con micrófono en mano sin dejar de taconear. “Si en algún momento esto os parece muy largo os podéis marchar sin problema. ¿Dónde está la chica del abrigo rojo?”.



Un momento de 'Calentamiento'.SIMONE FRATINI (CENTRO DE DANZA MATADERO)

El responsable de estos textos y de la codirección del espectáculo es [Pablo Messiez, autor y director de escena argentino](#) que ya ha demostrado en no pocas ocasiones el conocimiento de trabajar con la danza y la práctica exquisita que suele tejer con el movimiento. La suma de su credo junto al del colectivo Cabosanroque en lo escénico, Roberto Martínez en el vestuario y Carlos Marquerie, que ha diseñado una iluminación realmente aguda, elegante, estructuran y sostienen un aparato escénico en el que todo suma, todo cuenta, en una belleza que se aleja de lugares transitados para ofrecer sorpresa y encantamiento (esas sillas que bailan solas).

Mención aparte merece la dirección musical de Niño de Elche, [que ha compuesto un mosaico flamenco, íntimo y venidero](#), con el gypsy-rock de los setenta del siglo pasado como masa madre. La música de Las Grecas cruza de varias formas el espectáculo. Hay una contención muy lúcida en lo que podría convertirse en un desparrame. Pero la importancia de lo mínimo, cuando va cargado de significado, es clave y acierto. En lo musical y en la factura total del espectáculo. Las cuatro fabulosas cantaoras (y actrices) que aparecen y desaparecen en un dispositivo escénico, lumínico y musical, completan y condensan con su presencia y voces, esa coherencia dramática que atraviesa *Calentamiento*.



Rocio Molina, en un momento del espectáculo.SIMONE FRATINI (CENTRO DE DANZA MATADERO)

A nivel corporal, Molina recorre nuevos quiebros en ese flamenco que retuerce y amasa desde el conocimiento más profundo y la libertad más autorizada. [Y visita rincones diferentes en los que se aprecia la herencia de Bob Fosse](#) y el cabaret americano e incluso Loie Fuller y su *Danza serpentina*. Las sillas de metal, presentes durante las dos horas (con actuación estelar en algunos momentos y una estampa sobrecogedora en la escena final), también parecen rendir tributo a la historia de la danza y rememoran, como sutiles fogonazos, sin insistencia (otro acierto), a escenas míticas de coreografías como *ROSAS DANST ROSAS* de Anne Teresa De Keersmaeker y *Café Müller* de Pina Bausch.

Rocío Molina dice que no quiere que la fiesta acabe, “si no dejo de empezar es para que no termine”, y esta declaración consigue su culmen hacia el final, cuando la bailaora cruza a lo techno con sorpresa (insólita) incluida.

Calentamiento se podrá ver en el Centro de Danza Matadero hasta el próximo domingo 23 de noviembre. Si van a verla (cuando vayan a verla), lleven una flor roja en el bolsillo. Hasta aquí puedo contar.

Rocío Molina se erige en la diosa del flamenco con 'Calentamiento'

La bailaora flamenca pone a Pedro Almodóvar de rodillas en el estreno de una enorme pieza llena de libertad, fiesta y ruptura frente al virtuosismo, la muerte y la soledad

— Rocío Molina, bailaora: “No tengo la sensación, ni la intención, de innovar en nada”

18 de noviembre de 2025 21:58 h

Actualizado el 19/11/2025 09:42 h. Pablo Caruana Húder

0

Es muy difícil explicar lo que las artes escénicas son capaces de mover, muy complicado trasladar lo que puede llegar a pasar en un encuentro entre un artista y el público. Estas líneas intentarán dilucidar la barbaridad que se vivió en el estreno de la nueva pieza de esta inclasificable artista malagueña. *Calentamiento* es muchas cosas. Un grito de libertad conquistada, sobre todo, y la constatación de que solo a través de lo propio, de lo que uno es, se puede trascender, despegar y finalmente compartir e inspirar al otro.

Lo primero que sorprende al público es el “bicho”. [Rocío Molina](#) es capaz de llegar a donde no llega nadie. Y eso el espectador lo nota desde el comienzo. Ya en la entrada de público, cuando la bailaora realiza un calentamiento de flexiones y estiramientos, el espectador se queda pegado a ese cuerpo construido para el movimiento y la guerra, a esa mirada que está ya en otro lado.

Pero la excelencia tiene sus peajes. Desde hace tiempo Molina lleva advirtiendo que su manera de baile llega a través del dolor. Tiene que calentar durante más de media hora hasta que le duele cada músculo, tiene que traspasar la barrera del dolor para encontrar su arte. En la génesis de esta pieza estuvo la voluntad de acercarse a su cuerpo y su baile de otro modo. Pero paradójicamente, o no tanto, eso es lo que acaba haciendo en *Calentamiento*. Durante más de media hora, Molina realiza ante el público una tabla de pies hasta la extenuación, hasta que llegue el dolor que permita ese poderoso zapateado lleno de compás que los viejos entendidos comparan con el de Carmen Amaya.

El milagro de esta obra reside en que Molina se rinde a lo que es y decide compartir en escena esa rendición con el público. Ese acatamiento, en vez de capitulación, se vuelve un disparador. Se llena el espacio de verdad compartida, de fragilidad expuesta para, a partir de ahí, abrir un espacio donde quepa el gozo, donde poder hacer lo que uno quiera. Molina en este espectáculo hablará, cantará y hasta tocará la batería.

Libertad y ruptura

Calentamiento recoge dos de las obsesiones de esta artista. Por un lado, dar sentido a esa bailarina que desde niña trabajó hasta la extenuación el batir de los pies, el braceo y la soltura del talle. Por otro, la búsqueda de cómo poder trabajar sin los encorsetamientos del espectáculo flamenco, los ortodoxos y los machistas. Una búsqueda en la que Molina ha ido desestructurando el baile hasta conquistar un espacio de libertad propia.



Rocío Molina en un momento de 'Calentamiento' Simone Fratini

Pero la búsqueda no es solo formal. Molina lleva años trabajando como una mula. Se erigió empresaria de sus propios espectáculos, creadora y bailaora de los mismos. Y ese es un camino solitario. En *Calentamiento*, la artista nos adentra en ese mundo de soledades. Un mundo en el que solo queda recomenzar, seguir calentando, nunca parar porque sabe que al otro lado está la muerte. No puede dejar de comenzar porque no puede parar.

Esa soledad conforma toda la primera parte de la pieza donde habrá ya varios momentos medulares. Tan solo apuntar dos de ellos. El primero es el ya comentado calentamiento donde mientras taconeando habla con el público. La bailaora nunca había utilizado así la palabra. Molina va lanzando un texto abierto, un texto pergeñado con [Pablo Messiez](#) mientras taconeando incansablemente. La escena es prodigiosa y se nota la mano de otra diosa del baile que sabe mucho de esto. La malagueña en el proceso de creación tuvo un encuentro con la [coreógrafa Mónica Valenciano](#). Maravilloso cruce de constelaciones que ojalá tenga continuación.

El otro momento es el de Molina con el canto. La artista canta dos piezas. Nada más ni nada menos que el *O Solitude* de Henry Purcell, pieza del siglo XVII, y *Si la muerte* de Diamanda Galás. En ambas, se ve la mano Niño de Elche, director musical de la pieza. Artista que ya ha demostrado muchas veces en escena su capacidad de meterle mano a lo clásico. Me acuerdo ahora mismo de la maravillosa versión que hizo del tema de Billie Holiday, *Strange Fruit*, para el *Poeta en Nueva York* de [Carlos Marquerie](#).

Una de las claves de este trabajo son los alrededores. Molina ha conformado un equipo que no para de sumar. Suma la finura de Niño de Elche, pero también las luces pequeñas, delicadas en lo violeta y siempre anti espectaculares, de Marquerie o el asombroso vestuario de Roberto Martínez... Todo suma para que Molina reine en esa soledad de taconeando y libertad.

La fiesta

Pero el espacio no está vacío. Molina no está sola. Una pequeña columna de vidrio de 2 por 2 metros permanece apagada. De ese pequeño cubículo, de ese espacio metáfora de la trasera de un tabanco, de un periférico tablao, surgirá la vida rompiendo el espectáculo. Allí encerradas, estarán cuatro cantaoras: Ana Polanco, Ana Salazar, María del Tango y Gara Hernández.

Apretadas entre sillas irrumpirán con unas alegrías otra vez engarzadas con maestría por Niño de Elche. Llegará también El Oruco, el bailar José Manuel Ramos, y bailará con Molina unas impresionantes bulerías. Se irá llenando la obra de la vida, de lo colectivo. El espacio se convertirá en fiestorro, llegará incluso hasta la rave, con Molina tirando sillas y enloquecida tocando la batería...

Y uno se preguntará dónde quedaron aquellos espectáculos flamencos donde había que estructurar y componer en una sucesión de palos y escenas. *Calentamiento* destroza esa estructura como ya lo hiciera esta artista en *Carnación*, pero esta vez la fuerza es más centrípeta, inunda la platea y engancha al público. La dramaturgia hilada por Messiez, donde se estructura por la acumulación y se huye de lo explicativo o ilustrativo, ayuda y mucho a que el trabajo se vaya cargando de sentido y fuerza.

Acaban finalmente las cantaoras saliendo su cubículo para montar una posfiesta pasada de rosca. Cantan a Rafael, a Julio Iglesias, a las Grecas... Se llena el espectáculo de vida, que de eso se trata el arte: de pura vida que se antepone a la excelencia. Esta artista ya intuía que la esencia de su arte no estaba en el virtuosismo. La excelencia de su baile la llevó a recorrer todo el mundo, a recibir los más grandes elogios. La sociedad siempre ha aupado a los grandes escenarios al virtuoso, a aquel que llega donde no llega nadie. Pero ese camino está muy próximo a la feria de singularidades tan llena de juguetes rotos. *Calentamiento* es la afirmación de que por ahí no va el baile.

El espectáculo finaliza con una maravilla de acción performática, con la bailaora taconeando bajo un montón de sillas sobre sus brazos y su espalda. Esas sillas, omnipresentes durante toda la pieza, que son signo escénico, metáfora abierta durante todo el espectáculo, en esta escena se cargan de toda la simbología del mito de Sísifo. Los finales son principios. Y este final, performático y simbólico, habla mucho de la concepción de un flamenco que, más allá de purismos, ha sabido entender la escena como espacio para la vanguardia.

A partir de ahí se vivió un gran aplauso entregado. El público, atento y tenso durante todo el trabajo, se liberó en algarabía y agradecimiento. Porque la vida es eso, una continua lucha para conquistar espacios de libertad que impidan ir apagándose, muriendo antes de tiempo. Y los espectadores reconocen cuando esa esencia vital toma carne en escena. La noche acabó con el director Pedro Almodóvar arrodillado ante la bailaora que mientras salía el público se quedó en un taconear infinito. Precioso y pertinente final.

Almodóvar repitió el gesto que Mijaíl Baryshnikov ya hiciera en 2010, hincarse ante la diosa. El bailarín ruso se postró ante una fuerza de la naturaleza hecha de técnica, ante el virtuosismo arrollador de esta pequeña malagueña. Por eso tuvo todo del sentido que el adalid de la libertad y la ruptura, de la fragilidad hecha celuloide, se arrodillase ante esta Rocío Molina del presente, tan valiente y tan cercana.

[Otra información](#) Rocío Molina por Alejandro Luque

Rocío Molina, bailaora: “No tengo la sensación, ni la intención, de innovar en nada”

Todas las entradas están vendidas en Madrid. La obra en noviembre comenzará gira en Francia, en Nîmes y Cannes. Quien quiera verla tendrá que esperar a marzo en que llegará al Teatre Lliure o a abril que aterrizará en el Central de Sevilla.

Rocío Molina hace del calentamiento un ritual escénico contra la finitud y el tiempo

by [Ángeles Castellano](#) www.deflamenco.com

[16 11 2025](#)

in [Novedades](#), [Reseñas](#)



© Simone Fratini

[Comparte en Facebook](#)[Canal Telegram](#)[Comparte en Twitter](#)

La bailaora malagueña estrena en Matadero una obra que se niega a terminar de empezar

«Yo no voy a dejar de empezar nunca», afirma Rocío Molina (Torre del Mar, Málaga, 1984) mientras sus pies repiten mecánicamente una tabla de pies. Un calentamiento. Y en esa sentencia cabe toda una filosofía de vida, toda una poética del cuerpo que se resiste a claudicar ante el tiempo. *Calentamiento*, la nueva criatura escénica de la bailaora y coreógrafa, se estrenó anoche en el Centro Danza Matadero de Madrid con un lleno absoluto que se repetirá hasta el 23 de noviembre, fecha de cierre de funciones que ya cuelgan el cartel de «entradas agotadas». Lo que Molina propone no es un espectáculo, sino un conjuro contra la finitud. Dos horas de escenario que no arrancan ni terminan, una espiral en la que el calentamiento deviene ritual, ceremonia, celebración desaforada de un cuerpo que se niega a entregar las armas. «Si no dejo de empezar es para que no termine», dirá más tarde.

Cuando el público entra en la sala, Molina ya está ahí, estirada sobre una esterilla como si estuviera en una clase de pilates cualquiera, vestida con un chándal que deja asomar un mono de encaje negro, escuchando a Las Grecas. Es el principio del engaño, o mejor dicho, de la verdad desnuda: antes del arte está el cuerpo, y antes del cuerpo está la necesidad de calentarlo, de hacerlo habitable para el duende. «Yo relaciono el duende con la química», dirá después, desacralizando el mito lorquiano para devolverle su verdad más terrenal, esa que, ella explica fuera del escenario, tiene que ver con que la magia, la chispa de la creatividad, surge cuando su cuerpo ya está exhausto.

Durante 35 minutos, Molina está sola en escena. Completamente sola. Y en esa soledad despliega un tratado completo sobre el flamenco: la técnica de pies, la colocación del cuerpo, la diferencia entre ballet y baile flamenco. Pero también reflexiona sobre el mundo, la aceleración de los tiempos modernos, el cansancio de los cuerpos, la muerte, sobre el arte de empezar como forma de resistencia vital. Es un zapateado filosófico, una tabla de pies que es también un manifiesto existencial.

Como la ropa, una camisa anudada a la cintura simula una falda, o una gabardina que se convierte también en falda, Molina se transforma en escena. Después de su tabla de pies, se convertirá en bailarina para interpretar un fragmento de las Variaciones Goldberg. Molina bailará con la precisión de una bailarina clásica, pausada, con un movimiento por cada nota del piano que suena en el aire. Es elegancia pura, belleza contenida, delicadeza extrema. Cada nota encuentra su gesto exacto.

Junto a Pablo Messiez en la codirección y textos, y con la dirección musical del Niño de Elche -quien ya la acompañó en *Carnación*-, Molina construye un universo escénico de una sofisticación pasmosa. Pero lo hace pasar por algo ligero, divertido. También cuando se detiene, y es capaz de sostener el silencio tan sólo con su presencia. No hay guitarrista. Molina es la música. También el silencio. «Tócame una falsetita por seguiriya mientras me cambio, que la bailaora se tiene que cambiar», le dice a José Manuel Ramos *Oruco*, su compañero en escena de tantos años. Entonces asoma la delicadeza. La ternura es atronadora: una mirada cruzada, una caricia en la cara, un baile en silencio que contiene el amor del mundo.

Cuatro cantaoras excepcionales (Ana Polanco, Ana Salazar, María del Tango y Gara Hernández) habitarán una urna de sillas, encerradas como pájaros en una jaula de metal y voces. Sus cantos llegan amortiguados, lejanos, mientras Molina -sola pero acompañada, acompañada pero sola- seguirá desarrollando su tratado dancístico. Después se liberarán, tras un trance techno machacado por una Molina que ahora juega a ser baterista.

Hay en *Calentamiento* el olor de una madrugada que se resiste a terminar, ese momento después de la fiesta cuando estás rodeada de amigas y alguien tararea dos versos de una canción popular que contiene la sabiduría del mundo, y que engancha con otra y después con otra más mientras llega el amanecer y sólo deseas que ese instante de plenitud dure para siempre. «No quiero que la fiesta termine», dice Molina en la obra. Lo que está consiguiendo esta bailaora que de niña ya bailaba con sabiduría de vieja —Premio Nacional de Danza 2010, León de Plata de la Bienal de Venecia 2022 (única flamenca en lograrlo), Medalla de Oro al Mérito de las Bellas Artes 2022— es de una madurez intratable. *Calentamiento* es una celebración de la danza, del baile flamenco y una celebración de la carrera de una bailaora que está en la cima de su creatividad. Con un equipo exquisitamente elegido, la Molina baila mejor que nunca pero, en esta obra, más que nunca su baile está al servicio de su universo creativo. Todos los grandes temas de sus creaciones están aquí, todas sus preocupaciones, todo su interés de romper el dolor, romper el cansancio, romper el cuerpo y todo lo demás. Habrá que inventar premios nuevos para lo que Molina está haciendo, porque los que existen se le quedan cortos. Esta es una bailaora en la cima absoluta de su creatividad, capaz de condensar la geografía entera del flamenco (Sevilla, Granada, Extremadura, toda España) en un calentamiento que nunca termina de empezar. Porque si no deja de empezar, la muerte no tendrá dónde agarrarse. Y la fiesta seguirá. Para siempre.

Fotografías Simone Fratini

‘Calentamiento’

Rocío Molina

Centro Danza Matadero, Nave 11

15 de noviembre 2025. Entradas agotadas. Estreno absoluto

Ficha artística

Baile: Rocío Molina

En Escena: Ana Polanco, Ana Salazar, María del Tango, Gara Hernández, José Manuel Ramos ‘Oruco’

Dirección y coreografía: Rocío Molina

Codirección y textos: Pablo Messiez

Dirección musical: Niño de Elche

Diseño de iluminación: Carlos Marquerie

Colaboración escénica: Cabo San Roque

Diseño y confección de vestuario: Roberto Martínez

Espacio sonoro y técnico de sonido: Javier Álvarez

Una coproducción de: Centro Danza Matadero, Théâtre de Nîmes – Scène conventionnée d’ intérêt national art et création – danse contemporaine, Festival de Danse Cannes-Côte d’ Azur France, Chaillot Théâtre National de la Danse, Bayonne – Scène Nationale Sud Aquitaine y Théâtre d’ Orléans / Scène nationale

Con la colaboración de: Teatre Lliure, Agencia Andaluza de Instituciones Culturales, Consejería de Cultura y Deporte de la Junta de Andalucía e INAEM



Susana F. Marimón

Actualizado Martes, 18 noviembre 2025 - 00:09

«**Calentamiento** es una ebullición. Es ir hirviendo el agua poquito a poco. Primero ir templando, subir la temperatura gradualmente, desde lo más hondo

★ ABC CULTURAL

Rocío Molina y su 'Calentamiento' brutal

CRÍTICA DE DANZA

La artista malagueña presenta en el Centro Danza Matadero un espectáculo sobrecogedor e inolvidable